

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 26

Artikel: Les premiers pas.
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255317>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

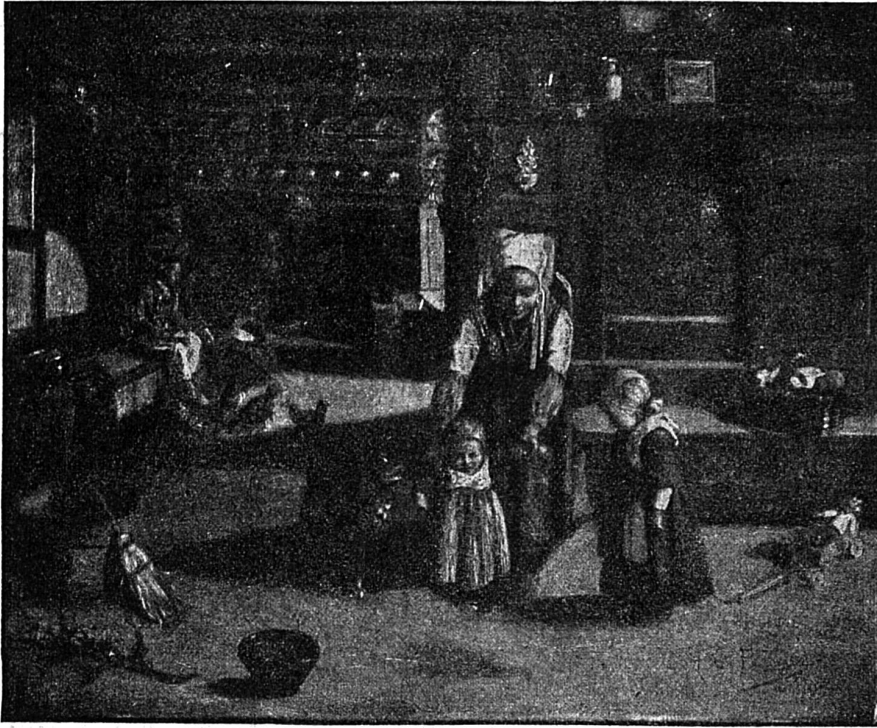
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 11.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



M. PELECIER. — LES PREMIERS PAS

Les premiers pas.

Le voici enfin arrivé ce jour, désiré. C'est un évènement important dans la vie d'une mère. On le surveille, on le note comme la première dent qui pointe sur les gencives roses. Et c'est un honneur, un record, pour une maman, quand son bébé a marché tout seul, une semaine, un mois avant celui de la voisine !

Quel débordement de bonne humeur, d'orgueil, chez le petit enfant, lorsque, debout sur le plancher, trépiquant, il va enfin s'élancer seul, des genoux de sa mère vers les bras que lui tend son père, à un mètre de là, — tout un voyage, tout un royaume !

Il va, étendant ses petits bras potelés, qui lui font un balancier ; par moments son pied tremble, incertain, mais il arrive, ses mains se jettent en avant, puis son frêle corps, pour cueillir le baiser paternel.

Va, mon enfant, le monde s'ouvre devant toi. Que tes pieds toujours suivent la bonne route, car il vaudrait mieux pour toi que tu n'aies jamais appris à marcher que si tu dirigeais tes pas et tes pensées vers les choses mauvaises, qui feraient pleurer les yeux de ta bonne mère et sangloter son cœur vaillant !

A quoi pensent deux sergents de ville en ronde de nuit.

A Paris, Boulevard Barbès. — Les deux sergents de ville marchent à côté l'un de l'autre lentement, d'un pas cadencé.

PREMIER SERGENT. — Nous allons avoir un changement de temps demain.

DEUXIÈME SERGENT. — Vous croyez ?

PREMIER SERGENT. — J'en suis sûr.

DEUXIÈME SERGENT. — A quoi connaissez-vous cela ?

PREMIER SERGENT. — A mes pieds, qui me font un mal horrible... ils ne me trompent jamais. (*Un silence.*)

DEUXIÈME SERGENT. — Avez-vous lu les journaux ce soir ?

PREMIER SERGENT. — Oui. Rien d'intéressant. Je ne sais vraiment pas par quelles mazettes on les fait rédiger aujourd'hui. (*Nouveau silence.*)

DEUXIÈME SERGENT. — Comme Paris est calme cette nuit !

PREMIER SERGENT. — Nous n'aurons pas grande besogne.

UNE VOIX, dans le lointain. — Au secours ! Au secours !

DEUXIÈME SERGENT. — Allons, bon !

PREMIER SERGENT. — Vous avez entendu ?

DEUXIÈME SERGENT. — Parbleu !... C'est de ce côté... encore un bourgeois qui écope.

LA VOIX, s'affaiblissant. — Au secours !

DEUXIÈME SERGENT. — C'est bien, on y va. (*Au premier sergent.*) Au pas de course, mon ancien !

PREMIER SERGENT. — Allez devant... j'ai mal aux pieds. (*Le second sergent arrive auprès d'un monsieur renversé par terre.*)

LE MONSIEUR. — Oh ! la, la !... je dois avoir la tête fendue... Rattrapez-les ; ils ne sont pas loin, ils ont tourné par là.

DEUXIÈME SERGENT. — Combien sont-ils ?

LE MONSIEUR. — Trois... quatre... je ne sais pas...

mais vous pouvez encore les rejoindre... Ils m'ont tout pris.

DEUXIÈME SERGENT. — (*Au premier qui arrive à son tour.*) — Mon ancien, voici monsieur qui vient d'être attaqué...

PREMIER SERGENT. — Monsieur, j'ai bien l'honneur...

LE MONSIEUR. — Ne perdez pas une minute, je vous en prie... Emparez-vous de leurs personnes.

PREMIER SERGENT. — Monsieur d'où souffrez-vous ?

LE MONSIEUR. — De partout... Mais ce n'est pas l'important... Mettez-vous à leur poursuite !

PREMIER SERGENT. — Rassurez-vous, on ouvrira une enquête demain... Nous ne devons nous occuper en ce moment que de vous, monsieur, et de votre état affligeant... Aidez-nous à vous relever.

LE MONSIEUR. — Mais... mes voleurs...

PREMIER SERGENT. — Nous allons faire ouvrir une pharmacie et vous y transporter.

LE MONSIEUR. — Merci... mais... (*On sonne à la porte d'un pharmacien, chez qui les deux sergents déposent le monsieur.*)

Au coin de la rue Myrrha.

PREMIER SERGENT. — J'aperçois un cabaret qui n'est pas encore éteint.

DEUXIÈME SERGENT. — Où cela ?

PREMIER SERGENT. — Sur la gauche.

DEUXIÈME SERGENT. — Allons-y voir. (*Ils cognent à la porte d'un marchand de vin.*)

UNE VOIX DU DEDANS. — Qui va là ?

PREMIER SERGENT. — La police.

LA VOIX. — Eh ben ! quoi qu'elle me veut, la police ?

PREMIER SERGENT. — Vous êtes en contravention.

LA VOIX. — Pourquoi ? Je suis fermé.

PREMIER SERGENT. — Vous avez du monde.

LA VOIX. — Pas un chat.

PREMIER SERGENT. — C'est ce que nous voulons voir. Ouvrez.

LA VOIX. — Pas moyen... Mon garçon a emporté la clef.